

8

FIGURES DU PASSÉ

ADRIENNE LAUTÈRE

MADAME
D'AULNOY

et
SA MÈRE



FASQUELLE ÉDITEURS

MADAME D'AULNOY ET SA MÈRE

~~1078~~

8'Y²

88000

DL 03867 -9-4-47

(1)

DU MÊME AUTEUR

FASQUELLE ÉDITEURS

POÉSIES

LA RÉVOLTE	1 vol.
AMOUR ET SAGESSE	1 vol.

ROMANS

LE BON EXEMPLE	1 vol.
LE CORRUPTEUR	1 vol.
L'ENFANT PRODIGE	1 vol.
SIX ET QUART	1 vol.

LES LETTRES DE LA HOLLANDE NEUTRE	1 vol.
MONSIEUR DE SÉYIGNÉ	1 vol.
MADAME D'AULNOY ET SA MÈRE	1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

AMOURS DE RAMPE (<i>Nilson</i>)	1 vol.
SIMONE ABLOND (<i>La Nouvelle Société d'Édition</i>)	1 vol.
L'ÂME LATINE DE M. LOUIS COUPERUS, romancier hollandais (<i>Éditions du Monde Nouveau</i>)....	1 vol.
HENRI BOREL ET LE GÉNIE DE LA CHINE (<i>Éditions du Monde Nouveau</i>)	1 vol.

En préparation :

LES TILLAVES, roman.

ADRIENNE LAUTÈRE

MADAME D'AULNOY
ET SA MÈRE

ROMAN

FASQUELLE EDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTÉ EXEMPLAIRES
SUR ALFA
DES PAPETERIES DU MARAIS ET SAINTE-MARIE
NUMÉROTÉS DE 1 A 30.



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Fasquelle Éditeurs, 1946.

PREMIERE PARTIE

UN DRAME CONJUGAL AU TEMPS DU ROI-SOLEIL

CHAPITRE PREMIER

L'enfance de Marie-Catherine

Il y avait une fois une jolie fille qui s'appelait Marie-Catherine Le Jumel de Barneville. Elle naquit à Barneville-le-Bertrand (1) aux environs de Honfleur, vers le milieu du xvii^e siècle.

Lorsque dans son berceau les bonnes fées eurent déposé leurs présents, qui étaient l'intelligence, l'esprit, la fantaisie, le bon sens, d'autres, se faufilant entre les donatrices bien intentionnées, gratifièrent le nouveau-né de quelques péchés mignons, comme la gourmandise et la sensualité. Après quoi, toutes s'en furent, une seule exceptée.

Celle-ci contemplant de ses yeux noirs, avides, l'enfant, qui dormait à poings fermés, sans se douter, pauvre innocente, que la plus mauvaise d'entre les fées veillait sur son sommeil. C'était sa mère.

(1) Petite Seigneurie voisine de Bourg-Achard, dans l'Eure.

« Elle avait une liberté admirable en toutes choses ; rien ne lui coûtait, elle écrivait devant le monde. »

TALLEMANT DES RÉAUX.

C'est une belle petite fille, grosse à souhait, avec des joues roses, des lèvres pleines, de grands yeux bleus, un petit nez aquilin, qui promet de ressembler un jour à celui du roi régnant, Louis XIV. Elle a huit ans et beaucoup d'imagination. Cela lui vient, dit sa mère, de sa grand'tante, Marie de Bruneau, une laideronne, mais qui damait le pion à ses galants, y compris M. de Voiture. Au nom de Marie de Bruneau, dame des Loges, Marie-Catherine dresse l'oreille. Au besoin, elle insiste :

— ConteZ-moi donc encore ce que vous savez d'elle, ma mère.

Mme Le Jumel de Barneville, née Le Coustelier de Saint-Pater, est bien disposée à parler de cette précieuse, célèbre sous Louis XIII. Quand on a des illustrations pareilles dans sa famille, on les monte en épingle. Sur sa grand'tante, Marie-Catherine croit tout savoir, ou du moins, l'essentiel. Gaston d'Orléans lui témoignait tant de confiance, qu'on l'appelait à la cour « la linotte de Mme des Loges ». Le poète Malherbe l'allait voir un jour sur deux et lui dédiait des poésies auxquelles elle répondait en vers. Guez de Balzac correspondait avec elle et vantait fort sa sagesse. On allait chez elle à toutes les heures. Elle écrivait devant le monde.

Vivement intéressée par ce phénomène dans sa famille, Marie-Catherine s'aperçoit un jour que sa mère ne lui a pas tout dit. Ce jour-là, Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, fidèle ami de ses parents et philosophe notoire, est leur hôte. Selon son habitude, il est arrivé de la capitale en carrosse, avec son valet de chambre, son petit chien Azor et une grande malle. A chacune de ses visites, ce Normand très parisien, élevé au distingué collège d'Harcourt, met la maison sens dessus dessous. M. Le Jumel quitte son appartement pour promener son hôte. Mme Le Jumel se pare de quelque robe nouvelle, rehausse la fraîcheur de son teint d'un doigt de vermillon et parfume sa brillante chevelure noire à l'ambre. Presque autant que sa maman, Marie-Catherine est l'objet d'attentions délicates,

de gâteries enchanteresses. Jamais M. de Saint-Evremond n'arrive les mains vides. Il donne à la petite campagnarde un avant-goût des merveilles en vente dans les boutiques du Pont-Neuf et du Palais-Royal. C'est un convive charmant, gourmet, qui raille volontiers, mais sans méchanceté. Il possède l'art de cultiver ses amitiés sans nuire à ses aises.

Au souper, l'Esprit, surnom donné au philosophe par le plus malicieux de ses cinq frères, disserte éloquemment sur ce qu'il sait devoir passionner Mme Le Jumel : la cour, les modes, les théâtres et les cabarets de Paris où se réunissent ses amis, les libertins. Les Le Jumel, de leur côté, ne manquent pas de lui demander :

— Comment se porte et se comporte votre spirituelle Egerie, mademoiselle Ninon de Lenclos ?

Après quoi, la fameuse grand'tante des Loges vient sur le tapis. Les têtes se rapprochent. Le chandelier à trois branches éclaire les perruques de M. de Saint-Evremond et de M. Le Jumel, la première, une « royale » élégante, la seconde, une « brigadière » sans souplesse et sans éclat, comme en portent les militaires. Entre elles, s'agitent les boucles fleuries de Mme Le Jumel. Un murmure, entrecoupé de rires, parvient aux oreilles de Marie-Catherine, qui a bu trop de vin et lutte contre le sommeil. Elle saisit le nom de M. des Loges, le mari de sa grand'tante. Pourquoi rit-on de ce seigneur, issu d'une illustre famille poitevine et gentilhomme de la chambre du roi ? Sans doute, parce que sa femme ne se gênait pas avec lui et faisait ce qui lui plaisait avec M. de Voiture. Mais quoi ? Les voix de plus en plus confidentielles empêchent Marie-Catherine de se renseigner à ce sujet. Enfin, le bon M. de Saint-Evremond, en décochant un regard mi-railleur, mi-songeur à la petite fille, dit tout haut :

— Intelligente et imaginative comme sa tante Marie ? Soit ! Mais pour *le reste*, l'exemple ne vaut rien.

Depuis, Marie-Catherine est tourmentée par ce « reste ». Elle n'ose pas interroger sa mère là-dessus. Elle la craint. Elle l'admire aussi. Judith-Angélique Le Jumel de Barneville a trente-huit ans. En la comparant aux servantes et aux fermières du château, voire aux bourgeoises de Honfleur, la ville voisine, Marie-Catherine estime que nulle ne l'emporte sur elle en beauté, en grâce, en vivacité, en esprit. Aucune autre femme ne lui impose à ce degré. Mme Le Jumel est fille et petite-fille de soldats. Elle n'en est pas peu fière.

Quand elle a une discussion avec son mari, elle lui clôt invariablement le bec par l'évocation de ses ascendances militaires.

— N'oubliez pas, Monsieur, que mon bisaïeul, Thomas Le Coustelier de Saint-Pater, était lieutenant-général d'artillerie et que mon père, lui aussi, a été longtemps dans le service. Je tiens d'eux pour le commandement !

M. Le Jumel, qui a vingt ans de plus que sa femme, s'incline généralement devant sa volonté agressive. Pour cette raison, les disputes entre les époux tournent court. Il règne dans la gentilhommière de Barneville-le-Bertrand une paix, qui ressemble au bonheur. Les hôtes n'y sont point rares. Le seigneur de Barneville et de Pennedepie est apparenté aux meilleures familles normandes, aux d'Estouteville, aux de Breteville ; sa table est renommée. Judith la préside en charmeuse et en femme de tête qu'elle est. Déjà Marie-Catherine observe, retient, réfléchit. Il ne lui échappe point que sa mère se met beaucoup plus en frais pour les hommes que pour les femmes. Ces airs enjoués, ces regards appuyés, ces rires éblouissants, cette promptitude dans la réplique et, quand l'interlocuteur l'étonne ou la contrarie, ce front mignon qui se plisse, pendant que les prunelles noires s'écarquillent dans le blanc des yeux, cet art de plaire et de concentrer sur soi l'attention générale, Marie-Catherine l'envie d'instinct.

..

Le vieux carrosse attend. M. Le Jumel aussi. Pour tromper sa patience, il fait les cent pas devant le perron en tapant sur le sol avec sa longue canne à pommeau d'or, un cadeau de l'Esprit. Dans le fond de la voiture, Marie-Catherine ronge son frein. Elle n'ose pas remuer par crainte d'abîmer son juste de velours rouge et sa jupe de futaine, taillée dans une robe usée de sa mère. Sur le siège, le cocher, les yeux au ciel, réfléchit, que si l'on ne part pas tout de suite, on pourrait bien attraper l'averse printanière et s'embourber à mi-chemin de Honfleur.

Enfin, la belle des belles, en toilette rose, la gorge et les bras nus, s'élançe hors de la maison, suivie par sa soubrette qui porte manteaux, ombrelle et couvertures, car on ne rentrera qu'à la nuit. Sans un mot de repro-

che, le seigneur de Barneville aide sa femme à monter en voiture et fouette cocher !

— Ah ! Ah ! se moque Mme Le Jumel en examinant Marie-Catherine, cette enfant d'ordinaire si remuante, aujourd'hui figée dans son coin. Ne dirait-on pas que nous allons voir le grand Turc en personne ? Honfleur ! Mais c'est une bourgade auprès de Paris, Mademoiselle !

— Mais auprès de Barneville-le-Bertrand, Honfleur est une cité d'importance, lui fait observer avec bonhomie M. Le Jumel.

Le seigneur de Barneville comprend sa fille, lui ! Il partage son goût très vif pour la petite cité aux ruelles tortueuses, encombrées de véhicules, de briques, de bois, de décombres et d'animaux divers, principalement de pourceaux, que les habitants, pour ne pas en être embarrassés chez eux, envoient promener à longueur de journée et qui assument sans frais le nettoyage de la voirie. Marie-Catherine et son père aiment les vieilles maisons en bois, coiffées d'un toit en saillie, qui ont gardé la façade couverte en bardeau ou en essence. Elles ne logent que femmes, enfants et vieillards. Les hommes vaillants sont en mer. La mer ! Tout la rappelle : les cours des maisons, pavées avec des cailloux de grève, qui disparaissent sous un fouillis d'ancres et de mâts ; la place du Port où se dresse la grande Fontaine et se tient le marché des soles grasses, des écrevisses, du brochet, du marsouin, du chien de mer et des huîtres, fort appréciés par les gourmets ; les magasins pour l'entrepôt du sel, construits au bord de la Seine, non loin de la porte de Caen, si curieuse avec son bastion, qui sert de plate-forme au logement du lieutenant du roi et qui a pour voisine la demeure du Gouverneur flanquée par deux grandes tours ; la maison Quiquengrogne. Celle-là, surtout ! Peu bavard, M. Le Jumel consent à raconter à Marie-Catherine l'histoire de cette antique maison, située rue de la Bavoile et qui était, vingt ans plus tôt, un centre de recrutement pour la Compagnie des Îles d'Amérique. Il lui explique, comment les paysans des environs accouraient pour s'embarquer à destination des Antilles, îles lointaines, qui appartiennent à de riches bourgeois de Honfleur. Le sucre dont la petite est friande, vient de là-bas.

Les voiliers se balancent sur la Seine, traçant dans le ciel tourmenté, l'armure compliquée des mâts, des ver-

gues et des barres. L'odeur du bois humide, de la résine, de l'eau salée, corse le récit de M. Le Jumel, y ajoute un sens profond, une poésie, un stimulant. En écoutant son père devant ce paysage marin, l'amour des voyages naît au cœur de l'enfant.

Au Cabaret du Lion d'Or, rue de l'Homme-au-Bois, Mme Le Jumel les retrouve. Elle a couru les boutiques, elle a acheté provisions et dentelles, ces dernières aux femmes et aux filles des pêcheurs absents. Le trio dévore poissons, viandes, galettes à la crème fraîche et se grise de cidre bouché. Lorsque le carrosse encombré de colis, retourne à Barneville-le-Bertrand, la petite Le Jumel rêve qu'elle est partie pour un long voyage, qu'une mer déchaînée fait tanguer le voilier et qu'enfin, grâce à Dieu, elle débarque saine et sauve dans les lointaines et mystérieuses Antilles.

CHAPITRE II

Michel de Sales, marquis de Gudanes

Au début de juin 1662, Paris est en liesse. A proximité du Louvre, un terrain est réservé au Carrousel royal, qui doit durer deux jours. Le vaste amphithéâtre, face au midi, est déjà plein de monde. On cause, on rit, on s'évente, on regarde constamment dans la direction de la rue Saint-Honoré d'où doit venir le cortège annoncé. Sans doute, se forme-t-il en ce moment derrière l'Hôtel de Vendôme, à moins qu'il ne soit déjà en route. Soudain la rumeur court, qu'il est parti, qu'il passe dans la rue de Richelieu, sous les balcons ornés de draperies. En fait, personne dans l'assistance ne sait rien de précis, pas plus M. Henri de Beringhen, premier écuyer de la Petite Ecurie du roi, que MM. Charles et Claude Perrault, celui-ci architecte, celui-là commis aux bâtiments de Sa Majesté.

C'est eux pourtant, qu'interrogent à tout bout de champ deux élégantes Parisiennes dont l'une est encore adolescente, et qui ont l'air de reprocher à ces messieurs le retard du cortège. Ils s'en excusent, en souriant avec indulgence. Pour distraire ces spectatrices impatientes, ils leur font remarquer la jolie vue par-dessus les maisons, situées entre l'aile occidentale du château et les restes de l'ancien rempart. Ils leur montrent les tours de Notre-Dame, le pavillon du roi, le pavillon de l'horloge, la colonne de l'hôtel de Soissons et leur nomment les églises dont les flèches aspirent à percer les nuages légers, que le vent prend en chasse au-dessus de Paris.

La plus attentive à ce beau décor est certainement la plus jeune des deux, en qui l'on reconnaîtrait difficilement la petite Marie-Catherine Le Jumel de Barne-

ville, cette enfant de huit ans, qui la main dans celle de son père, s'extasiait sur le mouvement et le charme pittoresque de Honfleur. En quatre ans, elle a beaucoup grandi, elle s'est amincie, affinée. Ses yeux bleus expriment tant de pensées ! Elle sait déjà sourire pour plaire et M. Charles Perrault subit très consciemment la séduction de cette fillette intelligente ; il aime à s'entretenir avec elle. Elle le prie de lui expliquer les courses de têtes et de bagues auxquelles le roi lui-même prendra part. Elle compare les flèches des églises aux épées des seigneurs, qui rivaliseront tout à l'heure d'adresse, et les nuages, aux bagues, qu'ils tenteront d'enlever. Ses rêves, ses aspirations, tout ce que lui suggère sa fantaisie active, elle le lui avoue, sans crainte qu'il ne se moque d'elle. En sa compagnie, elle a l'impression d'être plus intelligente et plus mûre qu'en celle de sa mère ou d'autres personnes, qu'elle fréquente.

Mais une voix bien timbrée, encore qu'autoritaire, l'arrache à l'agrément de cette conversation :

— Cher ami, ne contez donc pas tout le temps fleurlette à ma fille. Elle s'imaginera que vous êtes amoureux d'elle. Venez vous asseoir près de moi pour me nommer tout à l'heure les princes et les personnalités du cortège.

Force est au contrôleur des bâtiments royaux, membre de l'Académie française et de l'Académie de Peinture, d'obéir à cette voix qu'il connaît bien, à laquelle l'ambitieux qu'il est avant tout, a réussi jusqu'à présent, à ne pas soumettre son cœur. Le futur auteur des *Contes de la Mère l'Oye*, a trente-quatre ans. Il paraît alerte, vif, moqueur. Lié dans sa jeunesse avec Saint-Evremond et d'autres libertins, il a été un grand coureur de cabarets. Aujourd'hui, la fonction de sa charge, son assiduité à la cour, l'obligent à mener une vie tout officielle. C'est dans le fond un habile diplomate, à l'instar de son chef Colbert dont il est le bras droit.

Aussi Mme Le Jumel l'estime-t-elle fort. Depuis qu'elle a conduit en terre son pauvre Nicolas-Claude et quitté Barneville-le-Bertrand pour les plaisirs de la capitale, elle s'est donné une peine extrême pour attacher à son char de triomphatrice, le collaborateur favori du ministre. Malheureusement pour elle, ce curieux homme se plaît davantage dans la société d'une enfant, à qui il s'amuse à raconter toutes sortes de belles histoires.

— Je disais à mademoiselle Marie-Catherine, que j'écrirai des textes sous les planches de M. Silvestre, qui resteront un souvenir du Carrousel, avoue-t-il à Judith.

Elle l'approuve chaleureusement. M. Silvestre, quel bel artiste ! Et lui, Charles Perrault, quel écrivain pur et profond ! Elle déclare, qu'elle a conservé tous les billets qu'il lui a écrits. Les vers de M. Benserade n'ont pas cette tournure élégante et galante.

L'entrain de Mme Le Jumel, décuplé depuis qu'elle le dépensait au profit des hobereaux et des fermiers normands, divertit les frères Perrault ainsi que son oncle Henri de Beringhen. Ce dernier, la cinquantaine bien sonnée, huguenot assoupli aux intrigues de la cour, considère avec un intérêt, qu'il déguise sous un sourire railleur, cette jolie nièce de province, partie à la conquête de Paris. Il est loin, le soir où Judith et son enfant, drapées dans leur grand deuil, étaient descendues de carrosse dans la cour du Louvre, où elles étaient tombées en pleurant dans les bras de M. et Mme de Beringhen, qui les avaient tout d'abord hospitalisées dans leur appartement.

Ce sont bien elles, pourtant, ces Parisiennes, parées de nœuds de rubans et de dentelles, coiffées par Mlle Canilliat du Palais-Royal, gantées par l'illustre Martial, fleurant l'ambre et le musc. L'œil perspicace de M. le Premier, comme chacun appelle par abréviation le Premier écuyer de la Petite Ecurie royale, constate chez sa nièce un surcroît de coquetterie, un décolleté plus hardi, des « engageantes » révélant la chair des bras jusqu'aux profondeurs intimes de l'aisselle, une taille plus serrée dans le corset. Judith abuserait-elle du vinaigre pour maigrir ? Ce déploiement de grâces, ces œillades et rires, sont-ils un piège tendu à Charles Perrault ? ou bien à son frère, de treize ans son aîné, bien honnête homme, lui aussi, par quoi M. de Beringhen entend, bon danseur, bon causeur, bon escrimeur, sachant plaire en haut lieu et cumuler les honneurs.

Lorsque des cris accueillent enfin les premiers cavaliers du cortège, qui débouche de la rue Nicause, un jeune seigneur dont les aunes de ruban amarante font ressortir la pâleur et la fragilité, entre dans la tribune où se trouvent Mme de Jumel et sa fille et avant de s'asseoir, salue gravement la première qui, en répondant à son salut, s'épanouit toute et agite son petit mouchoir.

Personne, sauf l'oncle Henri et Marie-Catherine, n'y prête la moindre attention.

Le soleil illumine un spectacle féerique. Le vent enflé la clameur des trompettes, des clairons, des fifres et des voix humaines. La foule crie son enthousiasme. S'avancent d'abord dix cavaliers, Louis XIV en tête. De tous ces magnifiques seigneurs, déguisés en Romains avec une indéniable débauche de fantaisie, le roi est, comme il sied, le plus éclatant, sous le casque empanaché de plumes couleur feu. Sa cuirasse, son bouclier, son épée lancent des éclairs. Sur le cheval luxueusement caparaçonné, son corps mince se carre sans raideur. Le bon peuple acclame ce souverain de trente-quatre ans, dans son beau costume de théâtre, si mâle pourtant de traits et de posture, si différent de son frère, l'efféminé Monsieur, qui suit, comme chef de dix cavaliers persans.

Viennent ensuite les Turcs sous les ordres du prince de Condé, les Indiens avec le duc d'Enghien, enfin les « Sauvages d'Amérique » avec le duc de Guise. Romains, Persans, Turcs, Indiens et Américains, représentent « les nations les plus illustres » du monde. Le cortège, qu'accompagnent gens de pied, palefreniers, musiciens, montreurs de singes et d'ours, s'éloigne dans une apothéose de gloire.

Aucun des spectateurs ne quitte le terrain. Les courses de têtes vont commencer. Muette d'admiration, anxieuse, Marie-Catherine souhaite du fond du cœur que la quadrille du roi enlève, la lance au poing, les têtes de Turcs, qui décorent les piédestaux et, surtout, l'horrible chef de Méduse, qu'un officier, déguisé en Persée, présente sur un bouclier. Mais c'est après force démonstration d'adresse et de souplesse, la quadrille du prince de Condé qui gagne l'épreuve et le prix, une boîte, enrichie de diamants avec le portrait du roi.



Dans le carrosse, qui ramène chez elles Mme Le Jumel et sa fille, celle-ci continue de rêver au spectacle inoubliable. Depuis qu'elle habite Paris, elle y a vu mille merveilles. Jamais rien d'aussi beau ne s'est offert à ses yeux. Jamais le roi ne lui est apparu sous un aspect aussi magnifique. Elle l'a aperçu plusieurs fois et d'assez près : à Notre-Dame, lors d'un *Te Deum*, au Palais-Royal, pendant la représentation des *Précieuses Ridic*.

cules où la reine, Madame, et Mlle de La Vallière l'accompagnaient ; un matin, enfin, qu'elle rendait visite à Mme de Beringhen. Revenant de Versailles où M. Charles Perrault lui avait montré les travaux du nouveau palais, le roi était descendu de cheval, juste sous les fenêtres où Marie-Catherine l'épiait. Il avait salué, non pas elle, bien sûr, mais Mme de Beringhen. Depuis elle ne pense plus qu'à rencontrer Louis XIV. Comment avait-elle pu se sentir malheureuse à Paris, les premières semaines, alors qu'elle couchait dans l'appartement de M. le Premier, sous le même toit que le souverain ? Qu'importent la boue, les mauvaises odeurs, le vacarme et le tohu-bohu de la capitale, du moment qu'elle offre à Marie-Catherine maintes occasions de rencontrer le monarque le plus glorieux du monde et d'entendre parler de lui ! Dans tous les salons où la conduit sa mère, chez les de Beringhen, chez les Perrault, chez la présidente de Bretonvilliers, née Perrault, chez M. Lhéritier de Villandon, historiographe du roi, chez Mme de Longueville, chez la poétesse Deshouillères, partout, la Personne Royale, ses exploits, ses caprices, ses amours, font les frais de la conversation. Au nom du roi, l'adolescente tremble du même espoir immense et imprécis, que la petite fille, naguère, devant les mâts et les carènes, prometteurs d'horizons nouveaux. Le désir de l'amour se substitue à la nostalgie des voyages, sans l'étouffer complètement. Souvent, quand elle rêve, les yeux ouverts, derrière les carreaux plombés d'une fenêtre, ou dans son lit à pentes et à courtines, elle revoit, rapprochés autour d'une table, les visages de ses parents et de M. de Saint-Evremond. Elle croit entendre la voix moqueuse de ce vieil ami, qui articule :

— Intelligente, imaginative comme sa tante des Loges ? Soit ! Mais pour *le reste*, l'exemple ne vaut rien.

Voici qu'elle commence à comprendre le sens de ses paroles.

Ne contiendraient-elles pas une allusion à cette fameuse galanterie dont tout le monde parle à Paris, à quoi se livrait sa célèbre grand'tante des Loges ? Elle contribue au succès de beaucoup de femmes. Si Mlle de La Vallière avait repoussé le cœur du roi, elle serait encore une obscure et pauvre petite dame d'honneur, au service de Madame, et non point la Favorite, comblée de biens et de bijoux, que toutes les femmes envient et haïssent. Si seulement M. de Saint-Evremond était

là, Marie-Catherine lui demanderait des explications précises. Mais le cher philosophe voyage sur ordre du roi. Son amitié pour l'intendant Fouquet, arrêté l'année précédente, qui lui avait fait économiser cinquante mille francs, son pamphlet contre le cardinal de Mazarin et la paix des Pyrénées, lui ont valu l'exil. Il a passé des Pays-Bas en Angleterre où le roi Charles II l'a bien reçu. De temps en temps, il écrit à ses amies de Barneville-le-Bertrand. Il évoque ses souvenirs parisiens, leur parle de Mlle de Lenclos et de la duchesse de Mazarin, née Mancini, avec qui il correspond, de ses bons amis, les libertins. A ces épanchements épistolaires, un vrai régal de l'esprit, Judith répond longuement, en s'informant des nouvelles politiques du pays où séjourne M. de Saint-Evremond. Parfois Marie-Catherine y ajoute quelques lignes, que la mère parcourt avant de sceller la lettre. Il est impossible, par conséquent, d'y aborder un sujet aussi délicat que celui qui préoccupe la jeune fille.

..

Marie-Catherine est absorbée par tant de découvertes extérieures et intérieures, qu'elle frôle journellement le drame, sans qu'elle s'en doute. Un drame, qui tourne en comédie de temps en temps. Le jeune seigneur, qui a salué Mme Le Jumel dans la tribune du Carrousel, est chez elle un visiteur assidu. Marie-Catherine l'appelle Messire Michel ou Michel tout court. Son nom patronymique est de Sales, marquis de Gudanes. Il n'a pas absolument droit à ce titre, puisque son père vit encore, mais il le porte quand même ostensiblement, et il plaît à Mme Le Jumel. Michel a trente ans. Ayant perdu tout jeune sa mère, une demoiselle de Pibrac du Faure, il a été élevé par son père, Hiérosme de Sales, qui réside toute l'année dans son manoir ariégeois, près de Château-Verdun. On ne voit plus que ce beau méridional aux côtés de Mme Le Jumel. Elle a douze ans de plus que lui. Marie-Catherine vit comme une enfant naïve auprès de ce couple épris. C'est bien ce qui embarrasse sa mère. Au point où en est arrivée l'idylle, il faut pourtant avertir la fillette de l'événement, qui ne tardera pas à changer leur existence à toutes deux. Il le faut !

— Marie-Catherine, lui dit le 7 juin, au réveil, Mme

Le Jumel, vous avez dû remarquer l'assiduité du marquis de Gudanes auprès de moi.

L'enfant ne répond pas. Elle tourne la tête vers sa mère, couchée auprès d'elle. Son cœur bat plus vite. Le sommeil a fui. Mais elle ne distingue pas l'expression du visage sur l'autre oreiller. Les rideaux tirés interceptent le jour.

— Il m'aime, murmure la mère. C'est un honnête homme, qui n'a pas eu de chance. Il a un père égoïste, jaloux et avare, qui l'empêche d'être heureux. Michel de Gudanes veut m'épouser.

— Vous ép... ?

— Certes ! Cela vous étonne. Pourquoi ?

Pourquoi ? Autant interroger une bête écrasée sur les causes de sa mort. Le fait est que Marie-Catherine tombe des nues, qu'elle n'a rien vu, rien compris. Elle a pensé, rêvée plutôt, car jamais son esprit n'a défini en termes précis l'espoir de sa sensibilité naissante, que Messire Michel vient pour elle, que Mme Le Jumel l'attire comme un gendre possible. Marie-Catherine a été prévenue, qu'elle doit se marier un jour. Mme de Beringhen et d'autres amies de sa mère ont discuté cette grave question en sa présence.

— Le Marquis de Gudanes vous plaît-il ? lui a demandé dernièrement sa mère.

Que n'a-t-elle ajouté : — Comme beau-père !! Elle n'aurait pas répondu avec autant de franchise : — Oh ! oui.

Elle ne raisonne pas encore beaucoup. C'est son instinct de saine petite fille, qui se révolte contre cette union disproportionnée. Michel prendra désormais sa place dans le grand lit où elle a tant aimé dormir, peletonnée contre sa mère. Et tout d'un coup, Marie-Catherine lui tourne le dos, à cette mère amoureuse, et le visage enfoui dans l'oreiller, elle pleure silencieusement. Pour la première fois, elle sent peser sur ses jeunes épaules, le poids de la solitude.

Le désespoir de sa fille n'est qu'un obstacle fragile, incapable d'arrêter Judith sur le chemin des grandes décisions. Marie-Catherine s'en rend compte, son désarroi augmente. Elle assiste à la tragi-comédie des fiançailles en témoin averti. Tout se dit, se discute en sa présence. Hiérosme de Sales expédie à Michel des lettres où il l'agonit de reproches et de menaces. Il ne veut pas de cette bru de quarante-deux ans. Il ne donnera point son consentement au mariage. Après avoir perdu sa

chère femme, il est resté veuf pour se consacrer uniquement à l'éducation de son enfant.

« Quelle différence avec ma mère », soupire Marie-Catherine.

Elle plaint le pauvre père désenchanté, qui a élevé son fils en grand seigneur, l'a envoyé dans une académie de Paris, puis à la cour, et l'a richement équipé pour l'armée. Devant Michel, qui a tort de lui montrer toutes les diatribes paternelles, Mme Le Jumel traite le vieux marquis de coquin, de tigre jaloux, d'ours mal léché. Elle a déchiré rageusement la dernière lettre, la plus pathétique de toutes, et en a jeté les morceaux au nez de Michel. Marie-Catherine ne peut pas oublier cette scène pénible. Le pauvre garçon gisait dans un fauteuil. Sa pâleur était affreuse. Les coins baissés de sa bouche au dessin gracieux, le menton rond, sans relief, appuyé sur le jabot de dentelle, le regard inquiet aux prunelles errantes, trahissaient sa faiblesse, sa qualité de proie aux mains d'une femme résolue comme Mme Le Jumel. Il essayait bien de défendre l'auteur de ses jours, mais après quelques balbutiements, elle lui coupait la parole, comme autrefois à son mari.

— Choisissez entre votre père et moi, lui disait-elle, en s'asseyant sur le bras du fauteuil.

Elle lui offrait ainsi dans l'échancrure basse du corage, sa chair, blanche fleur parfumée, et murmurait d'une voix sourde, sa voix d'amoureuse :

— Petit nigaud, tu ne m'aimes donc pas ?

S'il l'aimait ! Ses yeux levés vers l'ensorceleuse dévoiraient tous ses charmes, ses boucles noires et brillantes, son front bas, lumineux, le regard malicieux aux pupilles dures, les narines nerveuses et la bouche rouge, gonflée, vers laquelle il tendait la sienne ouverte, comme un enfant gourmand vers un bon fruit.

Leurs lèvres longuement unies, les amants oubliaient Marie-Catherine, qui les observait.

La rage du vieil Hiérosme incite Judith à lui faire pièce. Elle extorque à son docile amoureux un contrat de mariage par quoi il lui reconnaît un capital de soixante mille livres. Puis adaptant sa toilette à la solennité de ses démarches, elle rend visite à trois vicaires de M. l'Archevêque de Paris. Chacun d'eux lui accorde un entretien, qui se déroule, à quelques variantes près, de la manière qui suit :

— Mon père, je veux épouser le marquis de Gudanes,

mais M. de Sales, son père, un tyran, nous met des bâtons dans les roues. Sous prétexte que veuf, il ne s'est jamais remarié, il s'oppose au bonheur de son fils unique.

— Ne serait-ce pas plutôt à un mouvement de dépit passager qu'obéit M. de Sales ? Après réflexion, il se laissera attendrir et vous ouvrira ses bras.

— Je n'en crois rien, proteste Judith, avec un air de victime. Il me hait, et je ne lui ai pourtant fait aucun tort, sinon celui d'aimer son enfant passionnément, souligne-t-elle, en appuyant sur le prêtre un regard de flamme. Excusez ma franchise, supplie-t-elle, en joignant les mains, avec une grâce qui dénote l'habitude de la prière.

— Je voudrais vous obliger, Madame, mais...

— Mon père, que je vous dise encore. J'ai une fille. Elle est un peu trop jeune pour que je puisse songer à la marier. Je voudrais lui offrir un vrai foyer. Qu'est-ce qu'un intérieur sans chef de famille ? Elever, marier une jeune fille est une tâche délicate. M. le Vicaire, M. de Beringhen, mon oncle maternel — elle insiste sur cette parenté — suit le roi dans tous ses déplacements. J'ai scrupule à l'importuner sans cesse avec mes affaires personnelles. Il me faudrait un conseiller toujours présent. Or, mon fiancé est un homme pondéré, intelligent, bien en cour.

— Que puis-je faire pour vous, Madame ?

— Publier nos bans sans l'autorisation de M. Hiérosme de Sales. A Toulouse, il n'en saura rien et lorsqu'il l'apprendra, il y aura belle lurette que je serai sa bru ! Prenez, mon père, cette bourse pour vos pauvres.

Les trois vicaires s'inclinent, eux aussi, devant la volonté de Judith. Après le mariage civil, célébré le 13 août, ils publient les bans le 16, dans la paroisse Saint-Gervais, où habite Michel, le 20 dans l'église Saint-Sulpice, paroisse de la mariée.

Mme Le Jumel de Barneville est devenue marquise de Gudanes.

..

La nouvelle marquise, en brocard de velours, à traîne interminable, les cheveux brillant de pierreries, traverse d'une allure aisée le cabinet où Marie-Catherine brode ou lit. D'une fragile élégance dans l'habit de cour, son fin visage encadré par la majestueuse perruque, le marquis de Gudanes la suit comme son ombre.

Lequel des deux a davantage abusé du vermillon, de la poudre d'argentine ? Livide, Michel, que cette vie en tourbillon exténuée, a besoin du fard pour faire semblant d'appartenir encore au monde des vivants.

Un furtif baiser de la mère, un sourire las du beau-père... ils sont partis, laissant après eux un lourd parfum de musc. Dans la rue, la voix de Mme de Gudanes lance des ordres aux soubrettes, au cocher. La portière claque. Le carrosse s'éloigne en cahotant sur le pavé inégal.

Marie-Catherine est livrée à la seule société des servantes Cathos et Marion. La lecture est sa grande consolation. Elle lit *Le Grand Cyrus* et *Clélie* de Madeleine de Scudéry. Les tragédies de Corneille, surtout, la passionnent, encore qu'elle les juge inhumaines, ou plus exactement, surhumaines. Autour d'elle, elle ne voit que des êtres, pressés d'assouvir leurs passions. Sa mère sacrifie ses devoirs maternels au plaisir de posséder un mari jeune et esclave. Michel néglige et bafoue son père. Dans le monde où elle vit, l'amour triomphe. Bientôt, cependant, elle s'apercevra, que toutes ces dérobades au devoir ne se passent pas sans accroc. Si la vertu n'est pas toujours récompensée, le vice est parfois puni. Les nouveaux mariés inscrivent des heures sombres sur le carnet conjugal quotidien. Un matin glacial de février, alors que le marquis et la marquise de Gudanes, encore au lit, vident un grand bol de lait où chacun brûle sa langue, ce qui les fait rire aux éclats, que Marie-Catherine dans sa chambre s'emmitoufle dans ses fourrures pour aller entendre la messe à l'église Saint-Gervais, Cathos vient annoncer à son maître la visite de M. Platrier. C'est l'homme d'affaires de M. Hiérosme de Sales. Au diable l'importun ! Mme de Gudanes s'habille avec cette promptitude dont elle a le secret et s'en va accueillir M. Platrier qui n'a pas demandé à la voir. Mais elle ne compte pas sur Michel pour, en cas de nécessité, mettre les points sur les i. Aussi, lorsque ce dernier apparaît en robe de chambre à ramages, dans le salon, l'entretien de son épouse avec le tabellion prend déjà une allure orageuse. Judith est hors d'elle.

— Savez-vous ce qui nous arrive, Monsieur ? Le savez-vous ? crie-t-elle si haut à son mari, que toute la maison l'entend, en particulier Marie-Catherine, qui s'est glissée dans un cabinet voisin. Votre père non seulement refuse de reconnaître la légalité de notre

mariage, mais encore il vous déshérite en bonne et due forme. La canaille !

D'un regard surpris, Michel interroge M. Platrier, qui se contente d'incliner la tête. Incapable de résister fermement à ce coup fatal, le mari de Judith se laisse choir dans un fauteuil et s'y tient immobile, le visage dans les mains. Aucun mot de colère ou de dépit ne lui échappe. Il sait pourtant, qu'il a dépensé sans compter, avant et surtout depuis son mariage. Connaît-il seulement le chiffre de ses dettes ? Sans plus se soucier de Mme de Gudanes, qui arpente la pièce, en marmottant des malédictions à l'adresse du vieil Hiérosme, M. Platrier se tourne vers Michel.

— Monsieur, lui dit-il gravement, je viens m'acquitter d'une tâche pénible. Si néanmoins vous vouliez me permettre de vous donner un conseil, ce serait d'aller voir Monsieur votre père le plus tôt possible. Une explication loyale pourrait arranger bien des choses...

— L'envoyer par ce froid à Château-Verdun ? Vous n'y songez pas ! Et d'abord, mon mari n'irait pas sans moi, intervient Judith sur un ton insolent.

— Ce serait cependant préférable, répond avec calme l'homme d'affaires.

— On ne vous demande pas votre avis. Mon mari fera ce qui me plaît. N'est-ce pas, Monsieur ? insiste-t-elle en posant sa main sur l'épaule de Michel, et en le secouant d'abord doucement, puis plus fort.

Mais Michel ne lui répond pas. Il s'est évanoui.



L'exhérédation, les évanouissements de plus en plus fréquents du marquis ne ralentissent pas le train du ménage. Il n'en continue pas moins de s'aimer, de sortir et de s'endetter. Douze mois de mariage ont enlevé vingt ans à Judith et les ont donnés à Michel. Un jour dans le manoir ariégeois, la nouvelle inattendue tombe comme la foudre : le fils unique du marquis de Gudanes est mort brusquement, à peine âgé de trente ans ! Il laisse une veuve et une situation financière fort obérée. Le marquis ne veut s'occuper ni de l'une ni de l'autre.

Quant à la veuve, elle *drape* pour la seconde fois. Entendez par là, qu'elle fait tapisser de noir toutes les pièces de sa maison, ainsi que sa chaise à porteurs et qu'elle demeure confinée durant quarante jours chez

elle. Vêtue de noir bordé d'hermine, sans autres bijoux qu'un rang de perles, un cadeau de Michel, elle reçoit quelques intimes, qui se présentent en longues capes de deuil dont il y en a une collection à l'usage des visiteurs dans l'antichambre. Tous les matins, Marie-Catherine, couverte d'un chaperon, manteau noir, qui lui descend aux chevilles, prie à Saint-Gervais pour le repos de l'âme de son pauvre beau-père.

Six mois sont passés depuis la mort de Michel. Judith a mis fin à sa claustration de veuve éplorée. Elle ressort en chaise, car elle a vendu le carrosse. Elle retrouve avec plaisir les boutiques du Pont-Neuf et rend visite à sa tante de Beringhen. Elle s'insinue dans son intimité, plus qu'elle n'en avait l'habitude après son mariage. Elle a gagné pourtant depuis longtemps l'estime et même la sympathie de sa parente. Il n'est pas hasardeux d'affirmer qu'elle a plu à sa tante dès le soir de son arrivée à Paris, par un effet de cette intuition, qui lui inspire souvent des traits de génie. Mme de Beringhen dont le père est le duc d'Huxelles, a épousé l'ambition de son mari; son horizon se limite à la cour. Au lieu de rester auprès de Judith et de Marie-Catherine, le premier soir de leur séjour au Louvre, Mme de Beringhen les quitta en formulant mille excuses pour se rendre au cercle de la reine. Au lieu de s'en montrer froissée, ou attristée, la rusée Judith l'assaillit le lendemain de questions sur la réception, les souverains, les invités, et tint absolument à connaître les noms des heureux mortels, conviés au jeu du roi. Mme de Beringhen pressentit en cette nièce débarquée de sa province, un esprit courtisan du meilleur aloi. C'est avec un tel frémissement de respect et d'espoir, qu'il faut aborder l'enceinte sacrée de la cour, pour y réussir, malgré les pièges qui s'y ouvrent sous chaque pas. Une fois sûre de sa tante, Judith pouvait épouser, sans rien perdre de son estime ni de sa sympathie, Michel de Sales, qui, quoique son cadet de beaucoup, était de bonne noblesse et courtisan accompli. Mme de Beringhen ne la critique pas, quand elle lui avoue s'enfuyer loin des réceptions, d'un milieu et d'une atmosphère, sans quoi elle-même ne saurait vivre.

Enfin le code de l'étiquette accorde à la veuve le droit de reparaitre à la cour. Cathos et Marion rangent les vêtements de deuil dans un grand coffre au grenier. Leurs mains habiles rajeunissent les toilettes de l'an dernier. Un après-dîner, Marie-Catherine entre

dans le cabinet aux boiseries de chêne, où Mme de Gudanès reçoit ses amis ; elle s'arrête bouche bée sur le seuil. Dans une « chaire à bras », la veuve de Michel bavarde, gesticule et rit aux éclats. Finis les mines languissantes, les soupirs à fendre l'âme du lieutenant-criminel La Reynie lui-même, les gémissements et regrets ! La toilette de la ressuscitée, un violet, tirant sur le rose, est une aube d'espoir, une séduction qui s'affirme audacieusement. C'est l'amour qui renaît de ses cendres. Quant au témoin charmé de ce phénomène éblouissant, Marie-Catherine l'aperçoit pour la première fois de sa vie. Mais elle a déjà admiré devant la maison son carrosse armorié, doré et capitonné comme un coffret à bijoux. Elle en conçoit de l'estime pour le propriétaire. Celui-ci se lève pour la saluer. Il est plus grand que le pauvre Michel, plus leste aussi et plus hardi. Pendant que Marie-Catherine fait la révérence d'un peu loin, se sentant gauche et laide dans sa robe noire, qu'on ne lui a pas encore dit de quitter, sa mère annonce d'une voix où triomphe la joie :

— Marquis de Crux de Courboyer, je vous présente ma fille.

CHAPITRE III

Le baron d'Aulnoy

Les abords du Louvre ne sont pas très alléchants. La colonnade, due au génie de Claude Perrault, s'érige parmi les échafaudages et les décombres d'un vaste chantier. Les fossés dégagent des odeurs pestilentielles. Les cours sont obstruées par des monticules de pierres. Qu'importe ? Le va-et-vient des carrosses, la foule des solliciteurs et des serviteurs, la variété des uniformes, ceux des mousquetaires, des Cent-Suisses, de la garde française, des gardes du corps, des gardes de la porte, des gens d'armes, les saluts, les révérences, les sourires, les grimaces, les parfums et les relents, les propos saisis au vol, toute cette atmosphère fiévreuse et pourtant solennelle autour de la puissance royale, invisible et proche, fait palpiter le cœur émotif de Marie-Catherine.

Sa mère dont l'existence se complique par la faute d'un procès avec le vieux marquis de Gudanes, tient à consulter son oncle de Beringhen. Il les recoit dans son cabinet de travail. En abordant ce personnage d'origine étrangère et de foi protestante, Judith se livre au plaisir d'admirer en lui un homme qui a bien mené sa barque.

Pour Marie-Catherine, l'ascension des de Beringhen est un conte de fées où le roi de France a joué le rôle du génie bienfaisant. Ce fut Henri IV, qui, entrant un jour dans la salle d'armes d'un gentilhomme normand, y vit le valet de chambre, originaire du duché de Clèves et grand-père de M. le Premier, fourbir et astiquer avec tant de soin, que le roi décida d'emmener cet excellent serviteur dans sa suite. Dès lors, la fortune

de la famille était assurée. Premier valet de chambre, lui aussi, mais à la cour de Louis XIII, l'oncle de Judith plaît à la reine par son esprit souple et par son dévouement. Elle l'entraîne avec la duchesse de Chevreuse dans une conspiration espagnole contre la France, mais Richelieu veille et sévit. Notre homme est exilé à Bruxelles d'où Anne d'Autriche le rappelle au moment où le roi va mourir. Elle entend donner le ministère au cardinal de Mazarin et utilise encore M. de Beringhen en vue de cette intrigue, qui réussit. Il brigue la charge de premier écuyer et l'obtient. Il fait un mariage brillant, est décoré par Louis XIV du Collier des Ordres. Son fils devient le gendre du Marquis de Louvois, secrétaire d'Etat à la guerre.

De ce beau conte, Mme de Gudanes a tiré une morale opportuniste :

— Voyez-vous, Mademoiselle, a-t-elle dit à Marie-Catherine, on peut tout faire, à condition de ne pas échouer.

Le langage, les manières de M. le Premier sont ceux d'un courtisan absolument maître de lui. Son regard perspicace est indulgent. Une certaine façon, qu'il a de serrer les lèvres, indique qu'il est volontaire, peut-être même autoritaire, sous des apparences très polies. Sa nièce Judith l'amuse. C'est quelqu'un de sa race et, des dix enfants de sa sœur, celle qui lui ressemble le plus, par son amour de la bonne vie et de l'intrigue.

— Où en sont vos démêlés avec votre beau-père, ma nièce ? demande-t-il, lorsque les deux visiteuses se sont assises, Marie-Catherine aussi près que possible de la fenêtre derrière laquelle elle a vu un matin Louis XIV arriver à cheval de Versailles et lever le regard vers elle.

— J'ai assigné le vieux coquin au Châtelet, répond la marquise. Il a fait casser l'assignation au parlement de Toulouse. Il refuse de m'envoyer l'inventaire des pierreries de sa femme et il se sert des parents, qu'il a au parlement de Toulouse, pour essayer de me mettre à dos les créanciers de son fils. A lui les bijoux, à moi les dettes. Mais ça ne se passera pas comme ça. N'est-ce pas, mon oncle ?

Henri de Beringhen hoche la tête et pense en observant Marie-Catherine :

« Elle a de beaux yeux. Elle se développe. »

— A propos des soixante mille livres, que mon mari m'a accordées par contrat de mariage, le vieux grippe-

sous a écrit dans un factum, que c'est faire illusion à la vérité et à la religion, que de donner le titre de sacrement à une conjonction illégitime aux termes des constitutions civiles et des ordonnances de nos rois, poursuit Judith en déclamant comme un avocat.

Monsieur le Premier passe la main sur sa perruque. Il cherche parmi ses relations un époux digne de Mlle Le Jumel, s'arrête à deux ou trois partis possibles.

— Eh ! bien, mon oncle ?

— Eh ! bien... Faites traîner l'instance en règlement de juges, ce qui coûtera cher au marquis Hiérosme. S'il obtient un arrêt, renvoyant les parties devant le parlement de Toulouse, obligez-le par un autre arrêt, à plaider au parlement de Paris. Cela lui sera fort incommode, à cause des distances.

— C'est cela ! Merci, mon bon oncle ! Il verra de quel bois je me chauffe. Je repousse le jugement aux calendes grecques, je continue de toucher mon douaire et voilà tout ce qui importe, conclut la veuve de Michel.

— A quoi pensez-vous, Marie-Catherine ?

L'oncle Henri se lève et lui donne une petite tape sur la joue.

Marie-Catherine pense, qu'elle voudrait revoir le roi, mais habituée depuis trois ans à la fréquentation des gens de cour, elle affirme avec présence d'esprit, qu'il lui tarde de savoir si la reine-mère va mieux.

— Hélas, non ! dit M. de Beringhen. Sa Majesté décline et les médecins craignent une issue fatale. Ni le roi, ni Monsieur ne quittent longtemps son chevet.

— Eh ! la mort de la reine-mère, quoique fort triste pour le roi, n'aura pas autant d'importance pour lui, que celle de son beau-père, le roi d'Espagne, déclare Judith, en espérant recueillir quelque nouvelle politique.

Mais son oncle, au lieu de répondre, se retire dans l'embrasement d'une fenêtre, en lui faisant signe de l'y suivre.

Marie-Catherine aimerait bien aussi jeter un coup d'œil dans la cour, mais elle n'ose pas bouger et s'efforce de dresser l'oreille. Il est question de mariage, peut-être du sien, car sa mère dit très haut :

— Mais j'y songe, mon oncle ! Je ne songe même qu'à cela !

— Vraiment. Je m'imaginai que vous aviez présen-

tement toute autre chose dans l'esprit, insinue le bon oncle.

Marie-Catherine n'est plus assez innocente pour se méprendre sur le sens de ces paroles. M. de Beringhen sait que Mme de Gudanes a donné un successeur à Michel, successeur qu'elle ne parle pas d'épouser, mais qu'elle affiche librement, qui passe le plus clair de son temps avec et chez elle.

Mais ce que Marie-Catherine ignore, c'est que M. de Beringhen a tort en soupçonnant sa nièce, de ne pas se préoccuper de marier sa fille. Elle n'a que ce souci en tête, après celui de capter l'amour et les revenus du marquis de Courboyer. Gentilhomme huguenot comme l'oncle de Beringhen, le beau Jacques a déversé dans la maison de Judith la corne de l'abondance. Quarante mille livres annuelles lui permettent des fantaisies autrement somptueuses que le petit capital dont Michel l'a pourvue et qui à lui tout seul, ne l'empêcherait pas de se trouver dans de cruels embarras d'argent, si jamais un arrêt de justice, inspiré par Hiérosme, la déclarait héritière de son mari. En attendant, elle s'abandonne au plaisir de gaspiller l'argent de son amant, et au plaisir tout court.

En fait, il existe un danger plus pressant que celui dont l'ont délivrée pour un temps, qu'elle espère long, les conseils et l'influence de son oncle.

Ce danger vit et grandit dans sa propre maison. C'est sa fille.

Marie-Catherine est jolie et ne l'ignore pas. Elle est intelligente et imaginative comme sa tante de Bruneau. Elle rêve du Prince Charmant, qu'elle se représente sous les traits de Louis XIV ou de Courboyer, qui lui ressemble assez. Ce jour-là, pour se rendre au Louvre, elle a combiné une toilette et une coiffure des plus élégantes et Judith est trop rusée pour attribuer au seul désir de séduire leur cher barbon d'oncle, un tel déploiement de coquetterie. Jamais elle n'a eu davantage l'intuition du danger, qu'en voyant briller dans le regard de son amant, qui l'attend chez elle, la tendre admiration pour le bouton de rose, qui fleurit et parfume à l'ombre de ses quarante-cinq ans.

— Marie-Catherine, coiffée « à la friponne » ? s'écrie avec enthousiasme le marquis. Et la charmante toilette ! Il y a là de quoi tourner la tête à tous les galants.

Ayant enlevé la passe-caille qui tient son manchon

de martre, Judith lui lance cet objet au visage pour le faire taire.

— La couche du roi n'est pas trop bonne pour elle, mon cher ! Mlle de la Vallière n'a qu'à se bien tenir.

En prononçant ces mots avec ironie, elle prend le bras de Courboyer et l'emmène dans le cabinet voisin où brûle un grand feu de bois. Le couvert y est préparé pour trois personnes. Un laquais en livrée, qui appartient à Courboyer, comme le carrosse auquel Mme de Gudanes confie ses formes voluptueuses, est occupé à moucher les chandelles.

— Nous souperons à la clochette, Lepage, décide la marquise.

Le domestique pose une petite sonnette sur une deuxième table, utilisée comme dessert, et s'en va attendre dans le couloir, qu'on le sonne.

Le menu est de choix : hors-d'œuvre variés, à savoir des testicules d'agneaux frits et des ramequins, rôties aux oignons pilés, saupoudrées de suie de cheminée, ensuite un poisson au lard, dans une serviette, et le rôti aux rondelles d'orange. Chaque fois que Judith sert le marquis, celui-ci se découvre par courtoisie, ce qui ne l'empêche pas de couler vers le corsage échancré de Marie-Catherine des regards de convoitise et même d'y risquer une caresse en murmurant :

*Ah ! que j'aime ce nœud dont ton sein est saisi,
Qu'on nomme un boute-en-train ou bien un tâtez-y.*

— Je vous rappelle nos conditions, marquis, dit Judith sur un ton sec.

— Est-ce que je les oublie ? s'écrie-t-il, d'un air candide.

Marie-Catherine ne comprend rien à ces propos. Sa mère n'a pas cru utile de lui avouer la promesse, qu'elle a faite à son amant, dans un de ces transports amoureux où il la tient à sa merci, de fermer les yeux sur certaines privautés, qu'il lui semblera bon de prendre avec la petite. Mais Judith s'en souvient à regret, ce soir où cet homme sensuel, dépourvu de sens moral, appuie sur la jeune fille un regard non moins avide que sur sa maîtresse. Pour son malheur, dans l'attrait qu'il exerce sur elle et qui correspond avec ce qu'il y a de plus pervers dans sa nature, réside aussi la menace du danger, qu'elle voudrait à présent, coûte que coûte, écarter de son chemin.

— J'ai dit, pas avant son mariage ! se hâte-t-elle d'objecter.

— Mariez-là donc promptement ! conseille Courboyer.

— C'est aussi l'avis de mon oncle de Beringhen, dit Marie-Catherine en riant.

— Ah ! vous avez écouté, petite indiscreète ?

— Vous parliez assez fort, ma mère, répond hardiment la jeune fille.

Elle a un peu perdu la tête. Elle a bu trop de clairret, et Courboyer, qui a insensiblement rapproché sa chaise de la sienne, lui fait mille agaceries, lui murmure les plus jolis compliments du monde. La coquine n'en paraît nullement embarrassée, et répond, non point en sotté, mais en jeune personne avisée, aux galanteries du marquis.

Mme de Gudanes en crève de rage. Sont-ils d'accord, par hasard, pour s'entendre derrière son dos et se moquer d'elle ? Ça, non, jamais !

— Fais-lui les yeux doux, ma fille, montre-lui tes dents, ta langue, le fond de ton gosier, si tu le peux, ris comme une écervelée que tu es, bombe ta poitrine, plate comme une plaisanterie de feu M. Le Jumel. Supporte même sur ton pied, la mule de ce vilain monsieur. Tu n'en tomberas pas moins vierge dans les bras du mari que je te choisirai dès demain. Que dis-je ? Dès demain ? Non pas. Que le diable m'emporte en enfer, si ce soir même, je ne te découvre un époux. Qui ? N'importe qui ! Où ? N'importe où. L'essentiel, ma mignonne, c'est que tu l'épouses, que je sois débarrassée de toi.

Le visage de Mme de Gudanes, si habile comédienne pourtant, laisse percer un reflet de ses pensées, comme une fenêtre bien voilée laisse filtrer, aux bords, une raie de lumière. Courboyer pressent à travers le silence de sa maîtresse, d'ordinaire si enjouée, dans le rapprochement de ses sourcils et le durcissement de ses traits, la montée d'une colère terrible. Il cesse de plaisanter avec la fille pour se tourner vers la mère à qui il propose sur un ton aimable et léger :

— Voulez-vous passer la soirée au cabaret de l'Echarpe ou à la Croix de Lorraine ? Vous avez daigné m'exprimer l'envie hier de revoir un de ces lieux de perdition où j'eus l'honneur naguère de déclamer des vers et de rouler sous les tables en compagnie de vos

amis Claude et Charles Perrault, Charles de Saint-Evremond, et...

— Je veux bien, accepte-t-elle, soudain rassérénée. Ces endroits me plaisent assez.

Une pensée diabolique jette des étincelles dans son esprit échauffé. Elle redevient gaie, spirituelle. C'est ainsi qu'elle plaît à Courboyer, cœur frivole, joyeux libertin, qui comme tous ses pareils, a pour souci principal, celui de déconcerter son prochain par le décousu de ses propos, le coq-à-l'âne, la raillerie excessive. Les voyant réconciliés, Marie-Catherine supplie, en ne regardant que le marquis :

— Emmenez-moi aussi. M. Charles Perrault m'a dit que Molière, Racine et beaucoup de poètes fréquentent l'Echarpe.

Mais la voix de sa mère siffle un « Non, mademoiselle ! » si péremptoire, que la jeune fille n'ose pas insister, ni Courboyer intercéder pour elle.

Il semble bien à celui-ci que Judith a une arrière-pensée. Dans le carrosse qui les conduit aux abords de la Place Royale, elle fredonne tout bas et ne parle guère, si ce n'est une fois pour articuler distinctement : « N'importe qui... N'importe où. »

Une brume blanche traîne dans les petites rues sans lumière. L'éclairage de la ville ne commence qu'à la mi-octobre. Brouillard et nuit opaque, ce sont les teintes du demi-deuil, suspendues à l'entrée du cabaret. Mme de Gudanes et son compagnon sont descendus de voiture au coin du boyau où l'Echarpe dissimule ses orgies derrière une porte épaisse. Depuis que l'abbé Bossuet a prêché contre les libertins et leurs réunions, les cabaretiers ont cru devoir prendre des précautions, pour en augmenter le mystère. Leur commerce n'a pas trop souffert par ce sermon. Les libertins ne peuvent ni ne veulent se priver du plaisir qu'il y a à échanger dans une salle bien close et bien chauffée, entre gens de toutes sortes, mais également férus du grand Epicure, des idées mystérieuses, libertines, railleuses, à boire du vin tout leur souï, à jouer et à piper aux cartes. Même sans le dessein de dénicher un gendre parmi eux, Mme de Gudanes n'est pas insensible au charme de cette atmosphère très libre et lorsqu'elle franchit le seuil de la taverne au bras de son ami, une vive curiosité s'allume dans ses yeux. Elle s'est drapée dans une cape brune, qui la cache des pieds au menton ; des coiffes fort basses dissimulent son visage. Se déguiser la diver-

FASQUELLE EDITEURS, 11, Rue de Grenelle, PARIS-7^e

FIGURES DU PASSÉ

- ALBERIC CAHUET
Lucile de Chateaubriand 1 volume
- DUSSANE
Louise Cortat – La Célimène de Thermidor. . . 1 volume
- EMILE DOUSSET
Chamfort et son Temps 1 volume
- GABRIEL FAURE
Stendhal, compagnon d'Italie 1 volume
- HECTOR FLISCHMANN
Rachel Intime. 1 volume
- PAUL GINISTY
La Marquise de Sade. 1 volume
- ADRIENNE LAUTÈRE
Monsieur de Sévigné. 1 volume
- GILBERT PIGNET
Monsieur de Voltaire et sa vie amoureuse. . . 1 volume
-

TROIS AMOURS DE LOUIS XIV

- MARCELLE VIOUX : *Mademoiselle de la Vallière* 1 vol.
PIERRE AUDIAT : *Madame de Montespan*. . . . 1 vol.
CHARLES GALLOTTI : *Mademoiselle de Fontanges* 1 vol.
-

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

